

Elle coucha l'enfant sans cesser de le tenir, comme si elle eût craincé encore une nouvelle surprise. Assise sur son lit, l'œil tourné vers la porte, écoutant le moindre bruit, elle attendit.

Les heures passèrent. Un rayon de l'aube matinale pénétra au travers des rideaux. Léon n'était pas revenu. Alors Cerise se souvint des dernières paroles de son mari : *Je suis un misérable... et elle eut peur ; un soupçon traversa son esprit. Léon n'était-il point allé se tuer ?*

Cerise se leva alors, passa un peignoir à la hâte, et prit son fils dans ses bras.

Elle accourut à la chambre de la paysanne qui dormait encore, et l'éveilla en sursaut :

— Mère, dit-elle d'une voix égarée, voilà l'enfant... Gardez-le, gardez-le bien... Ne vous endormez plus surtout.

Et, sans vouloir entendre les questions de la vieille mère stupéfaite, et qui se demandait d'où pouvait provenir cet effroi, Cerise descendit. Elle avait un dernier, un suprême espoir : c'était que Léon serait rentré et se trouverait dans son atelier. Qui sait même s'il était sorti ? Ne pouvait-il se faire qu'un locataire eût demandé le cordon au moment même où Léon descendait ?

Cerise l'espéra et tressaillit en voyant la porte de l'atelier entr'ouverte. Léon avait oublié de la fermer, tant il était troublé, lorsqu'il était remonté chez lui quelques heures auparavant.

Cerise entra dans l'atelier. Il était désert.

— Léon ! Léon ! appela-t-elle.

Nul ne répondit.

Elle parcourut l'atelier, elle entra dans le bureau ; le bureau aussi était vide. La lampe, mal éteinte, s'était rallumée après le départ de l'ouvrier, et se consumait tristement.

Cerise chercha des yeux le chapeau de son mari, et ne laperçut pas.

Léon était bien réellement sorti.

Tout à coup elle vit sous la table un papier froissé.

Ce papier attira ses regards et les fascina comme s'il eût possédé quelque magique et mystérieuse puissance de séduction.

Il était froissé et il était jaune, non point jauni par la vétusté et un séjour dans quelque poche sordide, mais jaune de couleur, d'un jaune paille, et qui rappela soudain à Cerise ce billet qu'elle avait trouvé un soir sur le tapis de sa chambre et qui, on s'en souvient, était la lettre de rupture qu'Eugénie Garin écrivait à Léon Rolland.

La pauvre femme ramassa ce papier, tortillé comme une papillote, le déroula, y jeta les yeux et poussa un cri. Elle avait reconnu cette écriture allongée, menue, élégante de forme, dont chaque lettre, chaque coup de plume, s'étaint gravis comme un trait de flamme dans sa mémoire.

Cerise eut un éblouissement. Un moment elle fut tentée de jeter loin d'elle ce billet fatal sans le lire. Mais une sorte de curiosité avide, le désir de savoir où était son mari, peut-être le démon de la jalousie, la torturait : elle ne put y résister et lut.

O'était le billet d'adieu de Turquoise ; le billet dicté par l'infâme sir Williams.

Cerise jeta un grand cri et tomba à la renverse.

Quand les nombreux ouvriers qu'occupait Rolland arrivèrent, ils trouvèrent leur jeune maîtresse évanouie, couchée tout de son long dans le bureau, et tenant toujours le billet dans sa main crispée. Ils appellèrent au secours, prirent Cerise dans leurs bras et la transportèrent chez elle...

Il n'y avait dans l'appartement que la vieille et l'enfant. Léon n'était pas revenu.

Ce ne fut qu'avec des soins empêtrés qu'on parvint à ranimer la pauvre évanouie.

Quand elle revint à elle, elle promena tout alentour de son lit un regard égaré. Puis ce regard tomba sur le berceau qui était vide.

Cerise se souvint et jeta un cri terrible, un seul :

— Mon fils !

— Le voilà répondit la vieille femme, qui accourut tenant l'enfant dans ses bras.

Cerise le prit, le pressa sur son cœur, le couvrit de baisers et fondit en larmes.

— Où donc est Léon ? demandait la mère, et quo s'est-il donc passé ?

Mais Cerise pleurait silencieusement.

Au nom de Léon, elle courba la tête et ne répondit pas. La pauvre femme avait compris que son mari était parti, qu'il avait rejoint seul cette infâme créature qui voulait lui prendre son enfant et qui avait osé dire qu'elle lui servirait de mère, comme si une mère pouvait jamais être remplacée !

C'était un tableau déchirant à voir, et dont nulle langue humaine ne rendra jamais la navrante poésie, que cette femme placée sur son lit, arrosant cette frêle créature de ses larmes muettes, au milieu de sept ou huit ouvriers mornes, étonnés, et de cette vieille femme qui sanglotait bruyamment et à laquelle nul ne pouvait répondre, car nul ne savait ce qui s'était passé.

Cerise seule aurait pu dire quel drame mystérieux et sombre avait eu lieu durant la nuit sous ce toit si paisible naguère.

Mais Cerise se taisait. Elle regardait tour à tour son enfant, qui s'était pris à pleurer en voyant couler les larmes de sa mère, et ce billet maudit qu'elle tenait toujours dans sa main et qu'on n'avait pu lui arracher.

Le silence de la jeune femme était farouche : on eût dit qu'elle était atteinte de folie.

— Léon ! où est Léon ? murmura la vieille mère.

— Où donc est le patron ? demandaient les ouvriers se regardant consternés.

Cerise se taisait toujours.

Tout à coup on entendit rouler une voiture dans la rue. Cette voiture s'arrêta à la porte.

Une femme en toilette du matin en descendit. C'était Baccarat.

Baccarat n'avait pas de nouvelles depuis deux jours, et elle s'était soustraite une heure à ses nombreuses occupations pour venir voir sa chère petite sœur. Elle venait savoir où elle en était avec son mari. Elle lui apportait des consolations et des espérances.

L'évanouissement de Cerise avait mis en rumeur toute la maison. Baccarat l'aperçut dans l'escalier. Elle s'arrêta muette, pâle, étonnée, sur le seuil de cette chambre ; elle aperçut Cerise le visage inondé de larmes ; elle devina, sinon la vérité, du moins quelque chose qui en approchait. Et, d'un geste, congédiant les ouvriers, la vieille mère, tout le monde, elle ferma la porte et demeura seule auprès de Cerise, qui avait jeté un cri de joie à la vue de sa sœur.

N'était ce point la Providence qui lui apparaissait et venait à son aide ?

Baccarat s'assit sur le pied du lit, et prit dans ses mains la main de Cerise. Cette main tenait toujours le billet.

— Qu'as-tu, petite sœur ? demanda Baccarat.

— Je me sens mourir, répondit Cerise d'une : c'est si faible et si tremblante, qu'on eût dit, en effet, que cette voix était celle d'un agonisant.

— Où est Léon ?

— Il est parti...

Et la main de Cerise s'ouvrit, et Baccarat put s'emparer du billet et y jeter les yeux.

— Ah ! s'écria-t-elle, tandis que son œil s'enflammait d'un courroux subit, cette fois c'en est trop, et Turquoise ne mourra que de ma main !